

## SI ON SE FAISAIT PEUR...

Didier Lambois

**Peur** : *État émotionnel provoqué par l'imminence d'un grand mal.*  
Foulquié et Saint Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF.

La peur est une réaction naturelle et souvent salutaire face à un danger. Celui qui dit n'avoir peur de rien risque fort de se briser les os rapidement. Avoir peur c'est se mettre en demeure de trouver un moyen d'éviter le danger. Mais dans ce cas, faut-il vraiment parler de peur ? Nous devrions simplement dire que nous prenons conscience du danger, et cela nous est bénéfique. Pour donner au mot « peur » tout son sens nous devons insister sur le fait que la peur est surtout une émotion<sup>1</sup> qui peut générer des attitudes irrationnelles et avoir des effets dévastateurs. C'est d'ailleurs pour cela que la peur nous fascine et nous fait un peu peur... Elle nous fascine et nous attire même, au point de la rechercher dans des livres ou des films, dans des attractions foraines, des activités de loisirs. Nous aimons ces peurs qui sont bien réelles mais que nous savons ne résulter que de notre imagination. En revanche nous avons peur des peurs dont nous ne décidons pas et qui viennent de dangers qui ne sont pas fictifs. Nous préférons la tranquillité et la sécurité plutôt que la peur, et il faudrait être fou pour dire le contraire.

Pourtant, et c'est là un paradoxe, alors que nous vivons dans un monde où la sécurité n'a jamais été aussi grande<sup>2</sup>, la peur est toujours présente, et qui plus est, elle semble être cultivée. L'influence des chaînes d'info en continu est sur ce point considérable. Ces chaînes cherchent à rendre anxieux pour rendre curieux et capter ainsi l'attention des auditeurs ou des téléspectateurs. Mais la peur n'est pas seulement un atout commercial, c'est avant tout un outil politique. Hobbes<sup>3</sup> l'avait déjà compris. Selon lui, c'est pour être protégés que nous acceptons de renoncer à nos libertés et que nous nous soumettons au pouvoir. Et nous contestons tout pouvoir qui n'est pas capable d'assurer la sécurité.

La peur est le pain bénit de la politique, le pain bénit du pouvoir qui veut renforcer son pouvoir. La peur de la crise économique nous amène à accepter de remettre en cause les droits des travailleurs, voire même notre retraite. La peur du terrorisme justifie la mise en place de lois liberticides pour le maintien de l'ordre. La peur d'un virus permet à un premier ministre de doubler sa cote de popularité. D'autres vont cultiver la peur de l'immigré pour accéder au pouvoir... Réelles ou fictives, les peurs sont au cœur de la politique et elles alimentent le pouvoir. Il faut que le peuple ait peur pour que l'autorité devienne nécessaire et légitime et « *celui qui contrôle la peur des gens devient le maître de leurs âmes* » disait Machiavel<sup>4</sup>. Jusqu'au jour où l'autorité elle-même commence à faire peur, et on se bat alors pour qu'une autre autorité nous libère de ce danger, etc. Ainsi avance l'histoire.

---

<sup>1</sup> **EMOTION.** (Dérivé de *emovere*, mouvoir, faire sortir hors de) État de trouble affectif, généralement violent mais éphémère. Autrement dit, l'émotion nous met hors de nous, elle nous fait perdre pied.

<sup>2</sup> Les travaux de Steven Pinker sont sur ce point très éclairants. « Le taux d'homicide en Europe, par exemple, est passé de 100 par an pour 100 000 habitants au XIVe siècle, à 10 au XVIIe siècle et à 1 de nos jours ! En France, il y a aujourd'hui deux fois moins de meurtres annuellement qu'il y a vingt ans. » dit Matthieu Ricard dans la préface de *La part d'ange en nous* (Les Arènes, 2017).

<sup>3</sup> **HOBBS Thomas (1588-1679)** : philosophe anglais empiriste, et accessoirement professeur de mathématiques du roi Charles II, il est l'auteur d'ouvrages politiques importants, dont le *Léviathan* (1651) ; il part de l'idée que « *l'homme est un loup pour l'homme* » et montre la nécessité d'un pouvoir fort.

<sup>4</sup> **MACHIAVEL Nicolas (1469-1527)** : philosophe et homme politique italien ; il est l'auteur de l'un des ouvrages de philosophie politique les plus importants, *Le Prince* (1513), mais contrairement aux autres penseurs il ne cherche pas à concevoir le meilleur régime politique possible. Il ne fait que mettre en lumière la réalité de l'ordre politique de son époque et tous les stratagèmes liés à la vie politique.

Pour être plus précis il faudrait toutefois distinguer autorité et pouvoir, car si ces deux termes sont très voisins par l'emploi que nous en faisons, ils sont très différents de nature. Nous devons nous souvenir que par son étymologie l'autorité implique l'idée de confiance. Le mot « autorité » vient du verbe latin *augere* qui signifie « augmenter ». Nous devons considérer comme autorité celui en qui nous pouvons avoir confiance, celui qui rassure et qui saura nous faire « augmenter », nous faire grandir. Celui qui détient le pouvoir n'a pas nécessairement cette qualité et c'est pourquoi il usera davantage de la crainte que du respect.

L'autorité et le pouvoir ne sont pas exclusivement politiques. Nous disposons nous aussi, en tant qu'enseignants, d'un certain pouvoir, et nous cherchons à avoir une autorité certaine. Quelle place prend alors la peur dans notre enseignement ? En usons-nous ? En abusons-nous ? Quand bien même nous ne ferions pas preuve d'autoritarisme<sup>5</sup>, la relation du maître à l'élève n'implique-t-elle pas nécessairement une certaine peur ? Lorsque la peur de la mauvaise note, la peur de la sanction viennent s'ajouter à la peur de ne pas réussir, nos élèves sont-ils dans de bonnes conditions pour s'épanouir et se réaliser ? Nous créons alors des situations anxieuses qui peuvent nous être bénéfiques mais qui le sont beaucoup moins pour les apprenants.

L'anxiété est un état (plus durable que la peur) qui résulte de l'appréhension plus ou moins vague d'un mal imminent. Elle s'accompagne généralement, au niveau physiologique, d'une certaine angoisse<sup>6</sup>, c'est-à-dire d'un mal être, d'un sentiment d'oppression qui peut aller jusqu'à des troubles respiratoires, etc.

En mathématiques, le pouvoir du maître n'est pas le seul à pouvoir faire peur. Cette discipline est, par sa nature, un monde qui fait peur, du moins pour certains. Il faut dire que les professeurs de mathématiques font souvent tout pour cela. Ils ont une fâcheuse habitude dont ils ont du mal à se défaire : celle de présenter chacun de leurs exercices comme étant un problème, c'est-à-dire un obstacle qu'il va être difficile de franchir<sup>7</sup>. Qui plus est, ce problème est formulé dans un langage qui n'est pas toujours compréhensible, il va exiger des efforts d'abstraction qui n'ont rien de spontané, des efforts de mémoire pour retrouver des outils qui ne sont jamais utilisés par ailleurs, et de plus les élèves savent que l'enjeu est gros, c'est leur avenir qui en dépend... car toute la société nous dit bien qu'il faut être bon en maths pour réussir !

C'est bien parce qu'il y a problème que la joie et la fierté de réussir vont être grandes pour celui qui réussit, c'est vrai, mais c'est pour la même raison que la peur peut être dramatique. La peur de ne pas réussir s'avère paralysante et elle génère des conséquences qui peuvent aller jusqu'à des symptômes physiologiques véritables : migraines, angoisses, palpitations... L'arithmophobie (nous pouvons aussi parler de mathophobie) n'est pas un simple caprice de nos élèves, c'est un trouble psychique (dont nous sommes peut-être les vecteurs) qui doit être pris au sérieux et qui doit être combattu. Il semble pour cela qu'il soit nécessaire de dédramatiser et d'associer les mathématiques au jeu et au plaisir plutôt qu'à la douleur, c'est un fait, mais pour réussir, essayons aussi d'avoir toujours le souci d'asseoir notre autorité sur la confiance plutôt que sur la peur. Certes... mais nous pensons là avec nos repères du vieux monde. Comment donner le désir d'apprendre et établir la confiance alors que toutes les perspectives d'avenir s'effacent dans un brouillard climatique et virologique ? À qui peut donc profiter cette mondialisation de la peur ?

---

<sup>5</sup> Il y a autoritarisme si nous faisons de « l'autorité » la valeur suprême et si notre but premier est d'obtenir la soumission. Ce n'est bien sûr pas le cas des bons professeurs que nous sommes !

<sup>6</sup> Du latin *angere*, resserrer, étrangler.

<sup>7</sup> Le mot grec *problêma* (formé sur le radical *blê* qui, comme *bal* et *bol*, indique l'idée de lancer) désignait l'objet jeté devant (*pro*), donc un obstacle. Les professeurs de philosophie aiment bien aussi les problèmes, ils ne veulent pas se contenter de questions. Alors que la question est une simple interrogation à laquelle on sait, ou non, répondre, le problème est une difficulté qui, pour être surmontée, va exiger des détours et une méthode rigoureuse. L'art de la dissertation philosophique consiste à montrer que derrière une simple question peut se cacher un enjeu et un problème réels, nous demandons donc aux élèves de problématiser.